

Quant à prédire la guerre en Europe, cela devient un peu monotone, le premier venu peut en dire autant, sans grand risque de se tromper, puisque l'on se bat depuis la création du monde et qu'il n'y a aucune raison de se défaire d'une habitude aussi enracinée.

Pour ce qui regarde les malheurs de l'humanité, celui que l'on considère—à tort peut-être—comme le plus grand, est la mort, et comme rien ne peut nous y soustraire, le mieux à faire est de nous y attendre à chaque instant et de nous tenir prêts à paraître devant notre Créateur d'une manière convenable.

On voit donc qu'il n'y a, une fois de plus, rien de nouveau sous le soleil, pas même la prétendue mission de mademoiselle Couénon, sauf l'intervention de l'archange Gabriel, que nous avons toujours considéré comme un messenger de bonnes nouvelles, puisque c'est lui qui annonça à Marie qu'elle deviendrait mère du Sauveur, et je ne vois pas quel intérêt peut avoir la "Voyante" à le représenter comme s'occupant de choses aussi tristes et vulgaires que celles dont elle nous menace.

Certaines personnes ont été jusqu'à dire que c'était une "nouvelle Jeanne d'Arc", ce qui est tout à fait malséant.

Comparer cette demoiselle à la grande Jeanne, la libératrice de la France de Charles VII, est chose tellement stupide, que signaler le fait suffit pour en démontrer l'insanité.

** Et dire que mademoiselle Couénon n'a pas appris par son céleste inspirateur qu'il y avait de l'eau, beaucoup d'eau, trop d'eau au Canada !

Décidément, cette voyante ne voit pas loin.

Ce trop d'eau est pourtant chose lamentable, puisque depuis un siècle, notre province n'a pas été aussi éprouvée que cette année par les inondations.

Que de ruines, de malheurs irréparables.

Oh ! la débâcle, cette débâcle tant désirée a enfin eu lieu, mais avec quel triste cortège !

Des centaines de maisons, des granges, des ponts emportés par le courant irrésistible, par les glaces entraînées et laissant derrière elles des villages dévastés, des champs et des routes bouleversés !

Que d'espoirs perdus ! que de larmes ! !

** L'histoire sainte nous dit que Jacob dût garder pendant quatorze ans les troupeaux de Laban,—un terrible beau-père—avant de pouvoir épouser Rachel, sa fille, qu'il aimait, et ce fiancé a toujours été regardé depuis comme un modèle de constance et de fidélité.

Il est vrai que Lia, sœur de Rachel, lui fit prendre assez agréablement patience pendant sept ans, mais il n'en est pas moins avéré que Rachel lui tenait quand même fortement au cœur.

Jacob et Rachel ne sont cependant que de volages papillons à côté d'un couple vénérable de Québécois, qui vient de s'éteindre.

Les deux dernières générations de la vieille capitale ont remarqué, en passant rue Saint-Louis, une maison de modeste apparence, à l'air vieillot, aux fenêtres veuves de rideaux et toujours close et inhabitée. Personne n'y demeurait, en effet, et cette demeure qui semblait cacher un mystère, un drame ancien peut-être ou quelque souvenir pénible, n'avait pourtant jamais été témoin d'aucune sombre scène, c'était le nid toujours prêt et jamais occupé de deux amoureux.

Amoureux étranges, qui, cinquante ans durant, ont effeuillé des marguerites, se sont murmuré de doux aveux, ont fait des rêves de bonheur sans fin, sans voir les jours et les années se succéder, leur jeunesse s'en aller, les cheveux blancs se multiplier sur leurs têtes, les rides labourer leurs joues, leur vie s'écouler, occupés qu'ils étaient à remplir la coupe dans laquelle ils n'ont jamais mouillé leurs lèvres.

Amoureux singuliers que M. C. Baillargé, avocat distingué, homme de bien, riche, respecté, comte romain, et mademoiselle Tessier, sa fidèle amie, qui le suivit dans la tombe, quelques jours après que la mort eut brusqué la fin de leur idylle.

Cinquante ans ils se sont aimés, d'un amour pur,

qui ne semblait pas de ce monde, idéal, et tous deux, accablés par les ans, mais se souriant encore, ressemblaient à Philémon et Boucis, alors qu'ils étaient toujours Paul et Virginie.

Ces amours font sourire et provoquer l'épigramme, mais n'est-ce pas cependant un spectacle touchant que de voir cette simplicité de sentiments, cette pureté de cœur, au milieu de notre société si avide de jouissances et de plaisirs. Sans doute, ces amours sont quelque chose d'incomplet, qui nous étonne et déroutent nos idées, elles ressemblent aux fleurs sans parfum, mais elles ont dû pourtant avoir leur charme, puisqu'elles ont suffi au bonheur de deux êtres.

On a dit qu'ils avaient peur du mariage, peur d'une déception, et ils ont mis en pratique cette maxime humoristique que "le mariage est un acte si sérieux que ce n'est pas trop de toute la vie pour y penser."

Si tous suivaient ce principe, la fin du monde arriverait vite, sans nul doute, mais je ne me sens pas la force de les blâmer, puisqu'en fin de compte ils sont arrivés au but que nous poursuivons tous, ils ont été heureux.

** Au moment de terminer ma causerie, j'apprends que Mlle Couénon n'était qu'une simple farceuse et qu'elle avait décampé au plus vite, dans la crainte salutaire du gendarme.

A quand la nouvelle voyante ! A qui le tour ?



SONNET AU PRINTEMPS

Bonjour Printemps ! Tu nous reviens
Après les jours moroses,
Et, devant toi, je me souviens
Qu'il est encor des roses.

Oh ! j'irai, comme aux jours anciens,
Cueillir les fleurs écloses,
Écouter les chants éoliens
Des oiseaux virtuoses.

Au vieux bois je m'égarerai,
Seul, jusqu'au soir, et j'aurai
Revenant à la brune,

Pour guide sur les grands chemins,
Dans le parfum doux des jasmins,
L'ombre du clair de lune !



L'INONDATION A TROIS-RIVIÈRES

(Voir gravures)

Je n'entreprendrai pas de décrire en détail les ravages causés par l'inondation dans la cité trifluvienne, *La Presse* et les autres grands journaux quotidiens ont tenu nos lecteurs au courant de ces tristes événements ; je me contenterai de vous faire part de quelques-unes de mes impressions.

Arrivé à Trois-Rivières lundi midi, le 20 courant, je me trouvai juste à temps pour constater que le fléau se montrait de plus en plus terrible. L'eau s'élevait graduellement, et les nombreux habitants de la ville de Lavolette luttèrent désespérément pour sauver qui des vies précieuses, qui des biens péniblement amassés et menacés d'une destruction complète.

L'aube pointait à peine à l'horizon, mardi matin, qu'un employé de l'hôtel Dufresne, où j'étais descendu, réveilla tous les pensionnaires pour leur dire de se préparer à toute éventualité. "La glace marche." Le fleuve promenait ses eaux à la hauteur du premier étage. Le danger était imminent.

Spectacle grand et inoubliable ! Devant nous s'avavançait lentement, mais irrésistiblement, un champ de glace qui ployait, rasait, écartait tout sur son passage

avec une facilité si grande, que les obstacles semblaient n'être qu'un vain mot.

La nouvelle s'en répandit brusquement. De toutes parts arrivaient sur le boulevard une foule de spectateurs anxieux et les commentaires allaient leur train.

D'un autre côté, une multitude d'embarcations sillonnaient les rues inondées. Le sauvetage des retardataires ou des nouvelles victimes de cette crue subite et inattendue, se faisait avec ardeur. Le marché, le poste de police, la plupart des édifices publics, donnaient asiles à ces malheureux.

Et l'eau s'élevait toujours. Bientôt elle dépassa d'une vingtaine de pouces, la hauteur atteinte durant la fameuse inondation de 1865.

Bon nombre d'esprits pusillanimes prétendaient que c'était "le grand coup". Les rumeurs les plus exagérées circulaient à droite et à gauche. Cependant "le grand coup" s'arrêta là et le lendemain l'eau baissa considérablement.

Les dommages causés sont énormes. Un grand nombre de familles relativement à l'aise sont complètement ruinées et plusieurs riches industriels et marchands perdent des sommes considérables.

C'est une terrible calamité pour cette région et si nos gouvernements ne viennent pas en aide aux victimes, plusieurs ne pourront jamais réparer les pertes subies.

E. Zed.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Un nouveau journal hebdomadaire, politique et social, indépendant, paraît à Montréal, depuis le 18 avril. Il s'appelle d'un beau nom : *La Nouvelle France* et ne coûte que \$1.00 par an.

**

La Feuille d'Erable vient de publier sa livraison n° 2, en date du 25 avril. A l'instar de la première, cette seconde du joli magazine canadien-français, littéraire, sociologique, anecdotique, illustrée, est très bien réussie.

**

Devant la constante hostilité du Sénat, qui lui votait non-confiance pour la troisième fois, le ministère Bourgeois s'est décidé à déguerpir. Il a offert sa résignation au président Faure, qui l'a acceptée. On s'attend à des événements graves en France.

**

La dernière session du septième parlement du Canada a été prorogée le jeudi, 23 avril dernier, à Ottawa. Immédiatement le lendemain les Chambres ont été dissoutes et l'appel au peuple décrété pour le 23 juin prochain. Les brefs d'élection sont rapportables le 13 juillet et la session prochaine sera probablement convoquée pour la mi-juillet.

**

Nous avons reçu un exemplaire du *Rapport officiel* des fêtes du cinquantenaire du couvent de Jésus-Marie, à Hochelaga, l'année dernière. C'est un recueil intéressant, où se trouvent consignées des notes complètes sur les fêtes mêmes, sur le personnel, maîtresses et élèves du couvent d'Hochelaga, sur l'institut de Jésus-Marie, avec illustrations, etc. Ce sera un beau souvenir pour tous les amis de cette communauté.

**

PETITE POSTE EN FAMILLE.—J. H. D., Sainte-Cunégonde.—Votre *Printemps* a du bon, mais a besoin de corrections.

J. St-J., Montréal.—Bon et passera.

Alberte, Saint-Placide.—Nous sommes débordés de contributions. A une prochaine semaine.

Eug. M., Bienville.—Votre nouvelle dernière est encore de bonne marque. Passera.

L. D., Les Ecureuils.—Envoyez-nous ces choses : ça ne coûte rien. Nous vous dirons ce qu'elles valent.

Maria H., Saint-Télesphore.—Votre poésie d'occasion a du mérite. Nous l'insérerons bien volontiers.